

# EXCLUSIVITÉ | Dans l'atelier d'Etel Adnan, entre peinture et poésie | Connaissance des Arts

27.11.2019 Elisabeth Vedrenne

**À l'occasion d'une récente donation, le LAM de Villeneuve-d'Ascq rend hommage à l'artiste Etel Adnan dans un dialogue inédit avec trois autres artistes libanais contemporains. Rencontre colorée dans son appartement-atelier parisien.**

Approcher l'artiste nomade Etel Adnan au fond de son appartement parisien, situé près du Luxembourg, est une chance. C'est rencontrer une artiste complète ayant mille cordes à son arc, une baroudeuse à la conversation étincelante de vie. À 94 ans, sa curiosité est insatiable, son goût pour l'histoire acéré, son intelligence questionneuse. Elle continue à combiner mots et images, à s'interroger sur les femmes, les guerres, la permanence et la beauté de la mer, les secrets de la vie, la multiplicité des humains. Et bien sûr le Liban. Son Beyrouth natal et ses exils successifs de par le monde ont fait d'elle une poétesse rare, à la fois structurée, énergique, engagée mais aussi contemplative, capable d'écrire dans une infinité de langages, domptés ou inventés selon les événements qui la marquent. Née à l'intersection de deux mondes, l'Orient et l'Occident, elle a passé sa vie à la croisée de deux époques : l'empire ottoman finissant et une guerre moyen-orientale qui, elle, n'en finit pas. Sa mère, grecque de Smyrne, lui parle en grec pendant son enfance, son père, officier syrien de l'État-Major ottoman, lui parle en turc. Elle étudie à l'école française, joue avec les enfants de la rue en arabe, croise constamment kurdes et arméniens. Multiculturelle, elle devient cosmopolite par choix, et se vit depuis toujours différente, décalée. Sa vie « *est un tissage* », selon le titre de l'un de ses nombreux petits livres, un long patchwork qui se déroule tel

un leporello, cette longue bande de papier qui se déploie comme un éventail ou comme une tapisserie, entrelacée des fils colorés de ses diverses vies et de ses multiples talents.



Etel Adnan, Forêt II, 2015, encre et aquarelle sur papier, Japon, plié : 25 x 11 cm, déplié : 273 cm,

## Sous le charme de Klee



Etel Adnan, Paysage de Feu, 2017, LaM, Villeneuve d'Ascq ©Etel Adnan, 2019 ©N. Dewitte/LaM

Elle part en 1949 vivre à Paris, croise Gaston Bachelard, écoute à la Sorbonne Étienne Souriau, qui lui obtient une bourse pour les États-Unis. Voici la jeune philosophe face au Pacifique et au désert. Après Harvard, elle enseigne la philosophie de l'art à Berkeley pendant dix-sept ans, et écrit, déjà, une poésie en prose, par touches et petits chapitres. Dès la fin des années 1950, elle se met à peindre sans avoir jamais appris. Elle est subjuguée par l'œuvre de Paul Klee : *« Je suivais des yeux chaque ligne, découvrais qu'il encadrait en quelque sorte ses tableaux dans l'intérieur de la toile pour les agrandir mieux... Comme un premier amour dans d'autres domaines, cette passion créait une acuité du regard dont je me souviens comme d'une révélation continue... Il représentait un monde intime et étranger en même temps. Sa diversité apportait des surprises. Ses couleurs me semblaient être comme des émaux. Bien que non formée par des théories ou par des cours sur l'histoire de l'art, je voyais dans plusieurs tableaux, même quand ils étaient lumineux, une terrible angoisse. C'était un homme entre deux guerres... »*, dira cette artiste elle aussi de l'entre-deux. Elle apprend chez Klee une abstraction pas vraiment géométrique mais faite de volumes colorés s'encastant calmement les uns dans les autres.

Plus tard, lorsqu'à la suite d'un accident de voiture et d'une opération ratée, elle se retrouve dans l'impossibilité de conduire un véhicule ou de soulever les grands châssis tellement en vogue dans ces années-là en Amérique, elle transforme cette contrainte en liberté. Si on déménage de continent en continent, *« de personne en personne »*, il faut ne pas s'encombrer. Une mobilité qui l'oblige à ne plus travailler que sur des petits formats, métaphores du nomadisme, de l'exil et de la légèreté. Plus besoin de grands ateliers, la pièce où l'on écrit suffit. Naissent alors des paysages abstraits, des fenêtres délicates ouvertes sur les vagues de la mer se superposant les unes aux autres, ou sur la ligne de crête du mont Tamalpais, qu'elle voit depuis ses fenêtres californiennes et dont elle fait sa montagne Sainte-Victoire ! La mer de Beyrouth l'obsède, cette liquidité bienfaisante et féminine : *« Y plonger. Il n'y a pas de séparation entre la*

*mer et la femme, et je me dis qu'il n'y a pas lieu de chercher plus loin, dans la pensée, ou l'expérience des autres, de se rapprocher de l'essence du féminin : de l'eau, du sel, du phosphore, des planctons, tous les minéraux sous leur forme liquide, et le soleil baignant le tout ». Et de conclure : « Regarder la mer c'est devenir ce que l'on est ».*

## **Le pouvoir de la couleur**



Etel Adnan, *Liberté*, 2017-2018, tapisserie basse lisse, laine, 141 x 202 cm Courtesy Etel Adnan et Galerie Lelong & Co.

Au cœur de la vie artistique californienne des sixties, elle découvre le pouvoir de la couleur teinte et du textile auprès d'Ida Grae, la codirectrice du Dominican College de San Rafael, au nord de San Francisco. Elle dessine des cartons pour tapisseries, dont la plupart ne seront réalisés que récemment, grâce à la galerie Lelong et à la collaboration de l'atelier Pinton à Felletin, près d'Aubusson. Exposées sous le titre « Tout ce que je fais est

mémoire » au Château La Coste en 2018, ces tapisseries abstraites, aux couleurs chaudes relevées d'entrelacs, sont de purs instants de poésie joyeuse. Des signes, des ponctuations de couleurs, des alphabets inventés, des calligraphies recourbées aussi bien qu'anguleuses, toute une poésie visuelle fragmentée, un rythme dansant, un sentiment d'errance, de mouvement perpétuel et même d'une suite d'instantanés que l'on retrouve dans ses splendides leporellos, sur lesquels elle s'abandonne à la fluidité du geste. Elle en parle dans *Écrire dans une langue étrangère* : « *En 1964, j'ai découvert ces carnets japonais qui se déplient en accordéon dans lesquels les peintres nippons accordaient dessins, textes et poèmes... J'en trouvais dans une boutique de San Francisco où les gens les achetaient pour faire leurs albums de famille. J'ai aussitôt imaginé que ce serait une excellente alternative au format carré ou rectangulaire de la page ; comme si vous écriviez la rivière elle-même* ». Grâce au leporello, Etel Adnan marie la poésie à la peinture, et renoue avec une certaine culture arabe qu'elle modernise.



Etel Adnan, En route vers le désert, 2018, gravure, 76 x 45,5 cm, Courtesy Galerie Lelong & Co.

Comme dans un kaléidoscope, les couleurs s'attirent, s'aimantent. Leurs surfaces plates et maigres rayonnent pourtant, charnelles mais sereines. La palette est vive et tendre à la fois, du jaune aux différents roses, du bleu layette au bleu lavande, des verts printaniers aux bruns chauds. Chaque teinte est à sa place, étalée au couteau ou à la spatule, sans jamais se mélanger. Bien qu'elle ne soit pas mystique, l'artiste part à la recherche de la moindre parcelle de beauté sacrée qu'elle retrouve chez Giotto ou Fra Angelico. Elle sait peindre les couleurs des sables de l'Arabie, les ocres et les mauves, les orangés un peu violets et les rouges un brin cuivrés. Leur

vibration rappelle parfois celle de Paul Klee, comme cela apparut si évident à l'exposition du Centre Paul Klee de Berne en 2016, ou à l'Institut du monde arabe à Paris, deux expositions organisées par Sébastien Delot, qui cette fois-ci a choisi, au LAM de Villeneuve-d'Ascq, de faire dialoguer son œuvre avec celle de la compagne d'Etel Adnan, l'artiste et éditrice Simone Fattal.



Etel Adnan devant une table ©Bernard Saint-Genès

© Connaissance des Arts 2019